

Les châteaux dans *Sir Gawain and the Green Knight*¹

Colette Stévanovitch (IDEA, Université de Lorraine)

Comme beaucoup de romans arthuriens, *Sir Gawain and the Green Knight*² commence et s'achève à Camelot, siège du roi Arthur, et raconte une aventure qui amène le héros à quitter la cour d'Arthur, à traverser des contrées désertes et à s'arrêter dans des lieux habités, en particulier des châteaux. Dans le cas de notre poème deux lieux de ce type sont seuls identifiés, le manoir de Bertilak et une certaine « chapelle verte » qui n'a d'un bâtiment que le nom. Les châteaux de ce poème se réduisent à celui d'Arthur et celui de Bertilak. Ils représentent le point de départ de la quête et le lieu d'une brève halte dans l'itinéraire de Gauvain. Les scènes qui s'y déroulent, comparativement à l'ensemble du voyage, n'occupent que peu de jours. C'est cependant à ces scènes, et plus particulièrement au séjour chez Bertilak, qu'est consacré l'essentiel du poème. Paradoxe, dans un roman de chevalerie : les aventures chevaleresques sont d'importance mineure. Le long voyage de Gauvain, au cours duquel il combat d'innombrables ennemis, est résumé en deux strophes (691-739), tandis que la brève halte qu'il consacre au repos et au divertissement en occupe quarante-huit (740-1997). Ce déséquilibre, voulu, donne au château une position centrale dans le poème.

*

Par rapport à ceux d'autres romans arthuriens, les châteaux de *Sir Gawain and the Green Knight* sont remarquables par leur ancrage dans la réalité. Les deux demeures d'Arthur et de Bertilak sont le cadre de fêtes luxueuses, et non d'aventures périlleuses et/ou merveilleuses. Le parcours du chevalier errant, dans ce poème, n'est pas jalonné par des châteaux magiques lui offrant des aventures où domine le surnaturel. Les combats – nombreux, même s'ils n'occupent que peu de place dans le poème – qu'il rencontre sur sa route, se situent en dehors de tout lieu habité. Le château se présente, au premier abord en tout cas, comme un lieu de refuge. Les souffrances physiques de Gauvain, qui commencent lorsqu'il quitte l'environnement protecteur de Camelot et s'intensifient au fur et à mesure qu'il s'en éloigne, cessent lorsqu'il trouve asile et hospitalité chez Bertilak.

Le château d'Arthur ne nous apparaît que de l'intérieur et n'est pas décrit. Il est le lieu de référence d'où part le regard qui se pose sur les autres espaces du poème. Le château de Bertilak, auquel Gauvain est confronté au cours de ses pérégrinations, est décrit en détail (763-802)³. Il se présente comme un élément rassurant appartenant au monde chevaleresque familier au héros. Il a l'aspect habituel du château-fort bâti sur une hauteur (765), entouré d'un fossé (766) et d'une palissade (769), communiquant avec l'extérieur par un pont-levis (781). Des termes techniques sont utilisés pour décrire les fortifications : *abataylment* (790), *garyteȝ* (791), *loupe* (791), *barbican* (792). Le jugement porté sur la solidité de la construction (*be walleȝ were wel arayed, / Hit dut no wyndeȝ blaste* « Les murs étaient bien construits, le château ne craignait d'aucun vent les rafales », 783-84) suggère le regard d'un homme de métier. À côté de ses qualités militaires, cette forteresse est d'une grande beauté et d'une élégance rare. Gauvain remarque la blancheur des cheminées (*chalkwhyȝ chymnees* « cheminées à la blancheur de la chaux », 798), l'aspect brillant de

¹ Version auteur de l'article « Les châteaux dans *Sir Gawain and the Green Knight* ». In *Château et société castrale au Moyen âge : actes du colloque des 7-9 mars 1997*, [Rambures], dir. Jean-Marc Pastré, Rouen : Publications de l'Université de Rouen, 1998, p. 319-332.

² L'édition utilisée est celle de W.R.J. Barron, *Sir Gawain and the Green Knight* (Manchester University Press, 1974). La traduction utilisée est celle de Juliette Dor, *Sire Gauvain et le chevalier vert* (Paris : 10/18, 1993).

³ On trouvera une étude architecturale de ce château dans Michael Thompson, « Castles », in *A Companion to the Gawain-Poet*, éd. D. Brewer et J. Gibson (Cambridge : D.S. Brewer, 1997), 119-130. Robert Cockcroft (« Castle Hautdesert : Portrait or Patchwork? », *Neophilologus*, 62 (1978), 459-77) s'interroge sur le degré de réalisme de la description. Andrea Clough (« The French Element in *Sir Gawain and the Green Knight* », *Neuphilologische Mitteilungen*, 86 (1985), 187-96), étudie le vocabulaire d'origine française dont fait usage le poète dans ce passage.

l'ensemble (772), la multitude de fines tourelles à but décoratif et non défensif (800-01). On retrouve dans la description de ce bâtiment des mots utilisés plus haut à propos de la cour d'Arthur : des superlatifs (*comlokest*, 767), les expressions *ful gaye* (791), *luflych*, *ful clene* (792), *fayre* (796), tous termes qui évoquent des aspects du monde courtois. Gauvain trouvera là un accueil gracieux, et l'expression (française) *bone hostel* « gîte hospitalier » (776) par laquelle il exprime ce souhait suggère le langage de la cour. L'évidente perfection du château de Bertilak permet de supposer que celui d'Arthur, qui est le château par excellence, a une aussi belle apparence extérieure. L'équilibre qu'il sait garder entre solidité et élégance rappelle les qualités attendues d'un chevalier, qui doit être à la fois vaillant au combat et courtois de manières. Le château de *Sir Gawain and the Green Knight* est le reflet des hommes qui l'habitent : il unit les qualités de force et de courtoisie dont l'association constitue l'idéal de la Table Ronde.

La fonction première du château dans son rôle de « château-fort » est d'assurer la protection par son système de défense. Il constitue ainsi une espèce d'armure qui vient se substituer à celle que le chevalier porte lorsqu'il est dehors – alternativement, l'armure du chevalier est une muraille personnelle qui remplace les fortifications castrales lorsqu'il faut s'aventurer hors de l'enceinte protectrice. Gauvain s'arme au moment de quitter le château d'Arthur (566-89), ôte ses armes en entrant dans celui de Bertilak (826-28, 860-61), puis les remet au moment de son départ (2011-24). Au cours de son voyage il conserve son armure, même pour dormir (729), mais il ne la porte pas – il n'en a pas besoin – à l'intérieur des murs.

Dans la zone protégée délimitée par l'enceinte du château, règnent l'aise et le bien-être physique. Le contraste est violent avec les conditions extérieures telles qu'elles sont évoquées dans le voyage de Gauvain. Gauvain, voyageant tout armé, souffre du froid (726-32), de la faim (694), de la solitude (735), des attaques d'ennemis monstrueux (715-23), de l'hostilité systématique de la nature. Dans un château, au contraire, point n'est besoin de lutter et de chercher à se protéger du danger, ni de se préoccuper de satisfaire des besoins corporels. La lourde et raide armure est remplacée par de riches vêtements, chauds et confortables : une robe splendide (862), un manteau de soie brodé et doublé d'hermine avec capuchon assorti (878-81). Les ruisseaux gelés, la grêle qui lapide le chevalier à peine protégé par son armure, ne sont plus que de mauvais souvenirs, et Gauvain, assis à côté d'une cheminée *per charcole brenned* « où brûlait le charbon de bois » (875), se chauffe consciencieusement et sent revenir sa bonne humeur : *[he] achaufed hym chefly, and penne his cher mended* (883). La richesse de l'aménagement intérieur intensifie ce sentiment de bien-être. Le lit est orné de soie et d'or, le couvre-lit est d'hermine, les anneaux des rideaux sont en or, des tapisseries de soie ornent les murs et le sol (853-59). De nombreux serviteurs se tiennent aux ordres de l'arrivant (852). Le voyageur qui ne trouvait précédemment pas devant lui « la chère de son choix » (694) et qui se voyait bien souvent obligé de jeûner, a maintenant à sa disposition plus de mets qu'il n'en peut consommer (888-93), et du vin qui lui monte à la tête (899-900). Il n'a pas à se préoccuper de trouver sa nourriture : elle lui est servie à profusion, et la qualité des mets autant que leur abondance est signe de richesse et de luxe. On ne saurait rêver contraste plus parfait avec les souffrances ressenties à l'extérieur, et le portier de Bertilak, en jurant par saint Pierre (813), laisse entendre qu'il ouvre la porte même du Paradis. Dans l'univers castral, le besoin physique n'existe pas : il est satisfait avant même d'être ressenti. C'est un monde clos, accueillant, sécurisant, chaud, nourricier, qui fait songer à un nid douillet, et qui s'oppose au monde extérieur où règnent le froid et la solitude. Grâce à la protection que garantissent les murailles du château, l'homme échappe au danger, au besoin et à la souffrance.

A l'intérieur de ce lieu privilégié, où les ennemis n'ont pas accès, où le besoin n'existe pas, tout est joie. Ce n'est pas un hasard si le poète nous présente ces deux châteaux au moment où ils sont en fête.

A un an d'intervalle, dans le château d'Arthur et dans celui de Bertilak, on fête Noël. Dans ces lieux qui tous deux concentrent l'humanité des environs, on célèbre la naissance

du Christ qui s'est incarné pour racheter l'homme, c'est-à-dire l'événement qui marque le début d'une ère nouvelle pour la race humaine. Il est impensable de célébrer la naissance du Sauveur en dehors d'un lieu de ce type, non pas seulement parce qu'il faut une chapelle et un prêtre pour pouvoir entendre la messe, mais aussi parce que la nature sauvage d'où l'humanité est absente n'est pas concernée par cet événement. Tournois (41-42), danses (47), jeux de toutes sortes, rires bruyants, musique, accompagnent la célébration de Noël à Camelot. De même, musique, conversation, chants et danses, et un véritable « concours de gaieté » (981-87)⁴, caractérisent l'atmosphère festive du château de Bertilak. Ce joyeux vacarme (*dere dyn*, 47) s'oppose à la solitude oppressante du chevalier errant, dont les seuls compagnons sont Dieu et son cheval (695-96). La bienveillance et la camaraderie que Gauvain rencontre à l'intérieur du château contrastent avec l'hostilité systématique des personnages souvent à la limite de l'humanité, voire franchement animaux, qu'il trouve sur sa route et avec lesquels il doit lutter : dragons, loups, trolls, taureaux et ours, sangliers et ogres (720-23). Dans cette ambiance sereine et joyeuse, la courtoisie est de mise. Lorsqu'Arthur oublie un instant cette règle et se met en colère, c'est au vent, élément extérieur et hostile à l'homme, qu'est comparée cette attitude néfaste (*He wex as wroth as wynde* « sa colère se leva comme un vent violent », 319). Gauvain, *fader of nurture* « le père de la parfaite éducation » (919), donne l'exemple, et les compagnons de Bertilak se réjouissent de pouvoir apprendre de lui les bonnes manières et l'art de la conversation (910-27).

Les femmes ont une fonction essentielle dans cette société castrale. A la cour d'Arthur Guenièvre occupe la place d'honneur et préside le repas (74-75) ; chez Bertilak ce rôle est réservé à la vieille femme qui accompagne l'épouse du maître des lieux, c'est-à-dire à la fée Morgane (1001). Les femmes participent aux jeux et aux divertissements, riant aux éclats lorsqu'elles perdent (69-70) – le « gage » perdu est sans doute un baiser⁵. Gauvain consacre le repas à des discours galants adressés à la femme de Bertilak, et *hor play wat3 passande vche prynce gomen* « leurs badinages surpassaient les jeux des princes » (1014). Dans les deux châteaux, la dame des lieux est remarquable par sa beauté. Guenièvre est, comme chacun sait, la plus belle femme du monde, et le poète évoque avec enthousiasme ses yeux gris :

The comlokest to discrye,
Ther glent with yyen gray ;
A semloker that ever he syye,
Soth moght no mon say. (81-84)

« La plus belle à contempler était là à regarder de ses yeux gris. Dire en avoir vu une plus belle, en vérité, personne ne pourrait le faire. »

La femme de Bertilak, dont l'auteur nous fait un portrait alléchant qui s'oppose à celui de la vieille qui lui sert de repoussoir (943-69), est jugée par Gauvain plus belle encore que Guenièvre (*wener then Wenore*, 945) – manière d'évoquer une beauté suprême? de suggérer un enthousiasme un peu excessif de la part du héros? ou de laisser entendre, par cette formulation paradoxale qui nie ce qu'a affirmé plus tôt l'auteur lui-même et dont la paronomase associant beauté et Guenièvre semble contredire le sens, qu'il n'y a là qu'effet de magie et illusion?

Si les femmes occupent une position importante à l'intérieur du château, en revanche elles n'ont pas leur place dans le monde extérieur, où seuls les hommes s'aventurent à leurs risques et périls⁶. Elles constituent un élément de décoration et de confort intérieur au même titre qu'un bon feu, un repas plantureux ou de splendides vêtements. Le monde extérieur où

⁴ L'hôte, enlevant son capuchon, le promet en récompense à quiconque aura montré le plus de gaieté au cours de la soirée, bien déterminé d'ailleurs à gagner lui-même ce trophée (981-87).

⁵ Vers 69-70. Cf. O. F. Emerson, « Notes on *Sir Gawain and the Green Knight* », *JEGP*, 21 (1922), 363-410, p. 365, et J.R.R. Tolkien et V. Gordon, éd., *Sir Gawain and the Green Knight*, 2^e éd. rév. N. Davis, Oxford : Clarendon Press, 1967, p. 74.

⁶ Ceci n'est vrai que de ce poème, bien entendu. Les femmes qui voyagent, accompagnées ou non de chevaliers, sont légion dans d'autres romans arthuriens.

rôdent les ennemis, qu'ils soient animaux, êtres humains ou forces naturelles, ce monde du combat incessant pour la vie, est réservé aux hommes⁷.

Ce double aspect du château, rempart contre les ennemis et les rigueurs du climat, et centre de la vie sociale, s'inspire de la réalité⁸. Telle était effectivement la fonction du château médiéval. Mais cet aspect est mis en valeur de manière toute particulière dans *Sir Gawain and the Green Knight* grâce au contraste quelque peu excessif qu'établit le poète entre mondes intérieur et extérieur. La sécurité, la chaleur, la convivialité du château s'opposent au froid de l'hiver et aux dangers d'un voyage au milieu d'êtres hostiles. Les excursions hors du château sont réduites au minimum. Si le chevalier vert, alias Bertilak, quitte volontiers sa demeure, d'abord pour se rendre à Camelot, ensuite pour aller à la chasse, et enfin pour retrouver Gauvain à la chapelle verte, parmi les chevaliers de la Table Ronde Gauvain est le seul qui s'aventure contraint et forcé hors de Camelot pour un voyage qui manque lui coûter la vie. Ceci ne reflète bien sûr pas la réalité de l'époque. Les seigneurs du Moyen Age ne restaient pas cloîtrés entre leurs quatre murs. Ils sortaient pour vaquer à leurs occupations, pour se promener, pour chasser, pour faire la guerre. Le château ne s'opposait pas à la nature sauvage de manière aussi absolue que dans le poème. Aux alentours s'étendait généralement une campagne cultivée et habitée, nature civilisée par l'homme, et la zone non défrichée commençait à une distance relativement grande. Le château n'était pas une oasis de civilisation au sein d'un monde désert et hostile ; le poète exagère délibérément l'opposition entre château et nature sauvage. Le réalisme de la description est trompeur, et les châteaux de *Sir Gawain and the Green Knight*, celui de Bertilak tout particulièrement, s'apparentent en fait aux châteaux construits au milieu de la forêt que rencontrent sans cesse sur leur route les chevaliers errants des romans arthuriens⁹.

*

Les châteaux d'Arthur et de Bertilak sont deux résidences que l'on est tenté de comparer, et qui sur bien des points sont en effet comparables. Une lecture hâtive du poème les montre s'opposant tous deux à une nature hostile à l'homme, et concentrant la vie sociale, la chaleur, la gaieté, l'amitié. Mais ceci n'est vrai qu'en apparence du château de Bertilak. Dès sa première apparition, certains éléments laissent pressentir un rôle différent.

Le château de Bertilak, sans être à proprement parler surnaturel, a quelque chose d'irréel. Il brille comme une vision au milieu de chênes eux-mêmes brillants : *hit schemered and schon þurȝ þe schyre okeȝ* « il miroitait et brillait à travers la blancheur des chênes » (772). Il est comparé à du papier à cause de la délicatesse de son décor de tourelles : *pared out of papure purely hit semed* « il paraissait vraiment être découpé dans du papier » (802), ce qui implique qu'il n'a pas de relief et n'est peut-être qu'une simple apparence. Il surgit en réponse au signe de croix de Gauvain (763) de façon si soudaine que l'on peut s'interroger sur son existence objective. Ne serait-il pas apparu par magie ? par miracle peut-être, en réponse à la prière du héros – ou, puisqu'il sera le siège d'une tentation qui mènera Gauvain à sa perte, par intervention diabolique ?¹⁰ Lorsqu'à la fin du poème Bertilak quitte Gauvain et s'enfonce dans l'inconnu, le poète laisse planer un doute sur sa destination :

⁷ Dans une optique qui voit en *Sir Gawain and the Green Knight* un roman d'apprentissage, le château protecteur, marqué par la présence de la femme, apparaît comme un environnement maternel que le héros doit quitter pour s'initier au monde des adultes. Pour une étude de *Sir Gawain and the Green Knight* sous cet angle, nous renvoyons aux articles de D. Brewer, « The Interpretation of Dream, Folktale and Romance with Special Reference to *Sir Gawain and the Green Knight* », *Neuphilologische Mitteilungen*, 77 (1976), 569-81, et « Medieval Literature, Folk Tale and Traditional Literature », *Dutch Quarterly Review of Anglo-American Letters*, 11 (1981), 243-56.

⁸ Voir les différents travaux recueillis dans *The Medieval Castle, Romance and Reality. Medieval Studies at Minnesota* 1, éd. Kathryn Reyerson et Faye Powe, Dubuque, Iowa : Kendall / Hunt, 1984.

⁹ Sur ce sujet voir Philippe Ménard, « Les châteaux en forêt dans le roman médiéval », in *Le château, la chasse et la forêt, les Cahiers de Commarque*, éd. André Chastel, Bordeaux : Editions Sud-Ouest, 1990, 189-214.

¹⁰ Le château du Graal se montre aux yeux de Perceval tout aussi subitement, ce qui pourrait être la marque de son caractère féérique. Jean Frappier décrit ainsi cette apparition : « Perceval, immobile sur la hauteur, regarde et il ne voit rien de ce qu'il

Gawayn on blonk ful bene
 To þe kynges burȝ buskeȝ bolde,
 And þe knyȝt in þe enker-grene
 Whiderwarde-so-euer he wolde. (2475-78)

« Gauvain sur sa magnifique monture se hâta vers le château du roi, et le chevalier d'un vert étincelant se rendit où que ce fût, où il voulait. »

L'on est amené à se demander si le château de Bertilak existe encore à ce moment du récit et s'il n'a pas été suscité uniquement pour servir de cadre à la tentation de Gauvain. Ou bien, si Gauvain avait accepté de revenir à ce château, n'y serait-il pas resté prisonnier, acceptant pour sa tante la fée Morgane, faisant amitié avec la tentatrice... au lieu de revenir comme il l'a fait à la civilisation ?

Outre son caractère irréel, le château de Bertilak présente certains aspects inquiétants. L'une des fonctions premières d'un château comme de tout bâtiment est d'exclure la nature et d'en protéger les habitants. Mais, au contraire du château d'Arthur, celui de Bertilak ne s'oppose que de manière apparente à la nature. En réalité il s'y intègre, il l'accueille dans son enceinte, il se fond avec elle par mimétisme.

Le château de Bertilak se trouve au sein d'une nature particulièrement sauvage, dont le texte met en évidence les éléments négatifs : un relief accidenté de montagnes, de collines, de fondrières ; des dimensions excessives – que ce soit la hauteur des collines ou la profondeur de la forêt –, qui ne sont pas à l'échelle humaine ; une échelle temporelle elle aussi démesurée, où l'homme paraît éphémère à côté de chênes sans doute centenaires. La forêt qui entoure le château est sauvage, menaçante, avec un enchevêtrement de plantes de tailles diverses, chênes, noisetiers, églantiers, mousse, occupant toutes les strates de la végétation. La colonisation systématique de l'espace est soulignée par une allitération en *h* qui se répète sur trois vers successifs :

Highe hilles on vche a halve, and holtwodes under
 Of hore okes ful hoge a hundred togeder.
 The hasel and the hawthorne were harled al samen... (742-44)

« ...avec de hautes collines de chaque côté et en dessous des bois d'une centaine de majestueux chênes moussus ; le noisetier et l'aubépine s'entrelaçaient l'un l'autre... »

Cette végétation envahissante est sans beauté, *harled*, *raged* (744, 745). La vie en est quasi absente. Il n'y a pas de feuilles aux arbres (746), la mousse elle-même est déchiquetée. La vie animale est représentée par les êtres les plus faibles qui soient, les oiseaux, et le seul bruit que l'on entende est leurs cris de douleur (747), car dans ce monde mort l'élément animal peine à survivre. Le personnage humain qui s'aventure dans cet environnement si hostile à la vie est solitaire (*al hym one*, 749), inquiet (*carande*, 750), guère en meilleure posture que les oiseaux.

Le château de Bertilak est construit au milieu de cette forêt peu hospitalière. Il ne se distingue pas fondamentalement d'elle, il en constitue au contraire le prolongement. La palissade qui le sépare de la nature environnante enclot des arbres dans l'espace qu'elle délimite, et la séparation entre les arbres de l'intérieur et ceux de l'extérieur semble des plus artificielles :

...he (= Gawain) watz war in þe wod of a won in a mote,
 Abof a launde, on a lawe, loken vnder boȝez
 Of mony borelych bole aboute bi þe diches :
 A castel þe comlokest þat euer knyȝt agte,
 Pyched on a prayere,(...) a park al aboute,

espérait. Il s'irrite, il maudit, et voici qu'en réplique à sa malédiction, sortent soudain de l'invisible, dans une prompt succession, le sommet d'une tour, puis la tour entière, carrée, flanquée de deux tourelles, enfin l'ensemble du château » (« Féerie du château du Roi-Pêcheur dans le *Conte du Graal* », in *Mélanges pour Jean Fourquet. 37 Essais de linguistique germanique et de littérature du Moyen Âge français et allemand*, éd. P. Valentin et G. Zink, Paris : Klincksieck, 1969, 101-117, p. 111). R. W. Ackerman (« Castle Hautdesert », in *Mélanges de langue et de littérature du Moyen Âge et de la Renaissance offerts à Jean Frappier*, Genève : Droz et Paris : Minard, 1970) rapproche ces deux passages de la vision de la Cité Céleste dans l'Apocalypse.

With a pyked palays pyned ful çik,
 Pat vmbeteje mony tre mo þen two myle (764-70).

« ...dans le bois il (= Gauvain) remarqua une demeure sur une motte, au-dessus d'une clairière, sur un tertre, enserrée sous les branches de moult troncs massifs tout autour des fossés : (...) avec un parc tout autour et une palissade de pieux très serrés qui entourait de nombreux arbres sur plus de deux miles. »

Le château, même s'il est construit dans une clairière, apparaît « enserré sous des branches » (765). Ce bâtiment à demi enfoui au milieu d'un enchevêtrement de végétation n'est pas sans rappeler le chevalier vert lui-même, à demi recouvert d'une masse de cheveux, favoris et barbe verts se continuant par la crinière verte de son cheval. Si au premier abord l'habitation paraît se distinguer de la forêt ne fût-ce que par ses pierres, un examen plus attentif permet de relever de nombreux points communs. Le château ressemble à la forêt par son enchevêtrement de tourelles surmontées de hautes tours : on y reconnaît la même superposition de strates, la même occupation systématique de l'espace par des structures hautes dominant une multitude d'éléments plus bas. Château et chênes brillent de la même manière, arbres *hore* (743) et cheminées blanches se font écho par leur couleur comme par leur forme. Le bâtiment est construit sur le modèle de la forêt environnante, et les éléments végétaux y sont repris comme motifs architecturaux.

L'attitude du maître des lieux envers la nature est fort différente de celle d'Arthur et des siens. Au lieu de se tenir enfermé à l'intérieur de son domaine, Bertilak en sort, non seulement pour se rendre à Camelot, mais simplement pour se divertir et chasser. Trois jours de suite il n'hésite pas à passer la journée dehors, partant à l'aube et ne rentrant que le soir, parcourant les paysages les plus sauvages, collines et vallées, forêts, rochers. Il n'a rien à craindre des bêtes qui attaquaient Gauvain au cours de son voyage. Bien au contraire, c'est lui qui les combat et s'en rend maître. L'hiver et le froid ne le font pas souffrir : le givre qui recouvre toutes choses est pour lui l'occasion d'un plaisir esthétique (*Ferly fayre watȝ þe folde, for þe forst clenged* « La campagne était merveilleusement belle car le givre tenait au sol », 1694). Si Bertilak possède un château mal séparé de la nature, son second domaine, la chapelle verte, ne prétend même plus s'en distinguer. Le nom de « chapelle » est ironique. Ce bâtiment est construit et décoré par la nature elle-même : il s'agit d'une caverne ornée d'herbe (2170-84). Une chapelle de la nature, comme le montre la description, une chapelle pour le diable, laisse entendre Gauvain (2387-88), et dans une optique chrétienne la nature et le mal sont associés.

En montrant le domaine de Bertilak si mal dissocié de la nature environnante, l'auteur laisse entrevoir la fonction de ce château dans le poème. Au premier abord, le château de Bertilak apparaît comme un asile permettant à Gauvain d'échapper aux dangers suscités par la nature, au gel et aux animaux féroces. Gauvain, qui a souffert cruellement du froid au cours de son voyage, se réchauffe voluptueusement auprès du feu dans un chaud manteau doublé d'hermine. Il se sent suffisamment en sécurité dans cet environnement hospitalier pour pouvoir se débarrasser sans arrière-pensée de ses armes. Mais malgré les apparences, ce château représente une menace bien plus sérieuse que la nature sauvage contre laquelle le héros avait à lutter au cours de son voyage. Gauvain, qui s'y est réfugié pour échapper aux attaques du froid et des fauves, se retrouve confronté à la nature sous une autre forme : à sa propre nature humaine. Malgré son apparence familière et accueillante, la demeure de Bertilak est un château d'épreuve dans la meilleure tradition arthurienne.

*

Le château de Bertilak représente une étape majeure dans le parcours de Gauvain : il sert de cadre à la tentation que subit celui-ci, tentation dont la décapitation à la chapelle verte, que Gauvain croit à tort être l'épreuve véritable, ne fera qu'entériner le résultat. Cette tentation est d'autant plus dangereuse qu'elle est insidieuse, qu'elle a lieu dans une atmosphère rassurante et protectrice, à l'intérieur d'un bâtiment qui garantit le héros contre les ennemis extérieurs, par l'entremise d'un homme qui lui offre l'hospitalité et d'une dame qui lui propose son amour, par l'intermédiaire d'une ceinture qui est censée le protéger des

mauvais coups... Le château de Bertilak joue un rôle majeur dans le complot qui vise à abuser le héros en lui laissant croire que, dans ce lieu de refuge, rien ne saurait l'atteindre. Les premiers jours que Gauvain y passe sont consacrés à la vie sociale au milieu des amis rassemblés par le maître de maison, et la demeure de Bertilak, où l'on célèbre Noël dans la joie et dans le faste, ne se distingue en rien alors de celle d'Arthur. Ce n'est que lorsque les convives prennent congé que cette habitation en fête se transforme en château d'épreuve. Lorsque Gauvain veut partir comme les autres son hôte le retient, insiste pour qu'il prolonge son séjour, et montre une joie peut-être excessive lorsque Gauvain cède à ses instances (1086-87). Le chevalier errant se retrouve alors seul avec le maître des lieux et les deux femmes, situation a priori inquiétante que l'on rencontre dans bien d'autres romans arthuriens. Après le départ de ses invités, l'hôte bienveillant qui avait accueilli Gauvain devient un maître qui lui impose ses volontés¹¹ :

"Ȝe han demed to do þe dede þat I bidde ;
Wyl Ȝe halde þis hes here at þis oneȝ?"
"Ȝe, sir, for soþe", sayd þe segge trwe (= Gawain),
"Whyl I byde in yowre borȝe, be bayn to ȝowre hest". (1089-92)

« 'Vous avez décidé de faire la chose que je demanderai ; tiendrez-vous cette promesse ici à l'instant?'
'Oui, bien sûr, Sire', répondit le loyal guerrier (= Gauvain), 'tant que je resterai dans votre château j'obéirai à vos ordres'. »

Gauvain, fidèle à son engagement, se plie à tout ce qui lui est proposé sans faire la moindre objection, répondant comme il se doit :

"Bi God, quop Gawayn þe gode, "I grant þertylle;
And þat yow lyst for to layke, lef hit me þynkes". (1110-11)

« 'Par Dieu', dit le brave Gauvain, 'j'y consens, je trouve agréable ce qui vous plaît pour vous amuser'. »

Les deux hommes scellent leur pacte en buvant ensemble (1112-14), ce qui laisse entendre qu'il s'agit d'un engagement d'importance et non d'un simple jeu, malgré les rires (1113) accompagnant ce cérémonial qui se prétend parodique. Gauvain aurait peut-être été sur ses gardes, si le château et ses habitants ne lui étaient pas devenus familiers par trois jours passés à festoyer en nombreuse et joyeuse compagnie, si dès le premier jour son hôte avait exigé de lui ce pacte dont la finalité lui échappe. Dans les conditions où la proposition lui est faite, il ne peut se rendre compte de l'importance de l'engagement qu'il vient de conclure un peu à la légère, par courtoisie et par jeu¹². Il ne s'aperçoit pas du changement de fonction du château, et se croit encore au milieu des jeux et des divertissements de Noël. Le « château périlleux » de *Sir Gawain and the Green Knight* est d'autant plus dangereux que le péril n'est pas visible, et que cette demeure apparaît à un œil peu averti, par sa ressemblance superficielle avec Camelot, comme un château hospitalier.

Bien d'autres châteaux des romans arthuriens sont des châteaux d'épreuve, mais le chevalier errant qui s'y arrête le sait ou le devine. En partant pour sa quête il s'attend d'avance à de semblables aventures, et lorsqu'il arrive en vue d'une forteresse il est généralement prévenu des dangers qu'il y court. Dans le *Chevalier à l'Épée*, pour ne prendre qu'un exemple, des paysans se lamentant sur le sort qui attend le héros lui apprennent que son hôte met à mort quiconque le contredit, et la fille de l'hôte confirme ce fait par la suite. Dans *Sir Gawain and the Green Knight*, au contraire, personne ne met en garde Gauvain, tous lui font fête, le château est accueillant et la joie y règne. Ce n'est qu'au bout de

¹¹ On songe au *Chevalier à l'Épée*, où l'hôte qui reçoit Gauvain ne doit être contredit en rien, sous peine de mort. Ce roman est facilement accessible en traduction dans *La légende arthurienne : le Graal et la Table Ronde*, éd. Danielle Régnier-Bohler, Paris : Robert Laffont, coll. Bouquins, 1989.

¹² C'est pourquoi il n'hésitera pas à manquer à sa parole, sans penser mal faire, lorsque sa vie sera en jeu. En conservant la ceinture alors qu'il avait promis de donner à son hôte tout ce qu'il aurait gagné dans la journée, il se rend coupable d'une véritable trahison, même si, dans le cadre de ce qu'il croit être un jeu, tricher lui paraît sans conséquence. Voir C. Stévanovitch, « La géographie de la quête dans *Sir Gawain and the Green Knight* », *La géographie dans les textes narratifs médiévaux*, éd. D. Buschinger et W. Spiewok, coll. Wodan n° 62, Greifswald, 1996, 153-61, p. 159-60.

plusieurs jours que la demeure change de caractère, sans aucun avertissement, et que l'épreuve commence.

Le château d'épreuve de *Sir Gawain and the Green Knight* n'est pas le lieu magique auquel on pourrait s'attendre étant donné les pouvoirs surnaturels de son propriétaire – lequel, décapité, ramasse sa tête et continue la conversation en la tenant par les cheveux –, étant donné également la présence de la fée Morgane parmi ses habitants. Gauvain n'y trouvera pas d'enchantements à détruire, pas de monstres ni d'ennemis surnaturels¹³. En revanche ce château rejoint un type bien attesté dans la littérature arthurienne : la demeure de la séductrice. Dans plusieurs autres romans le héros, séjournant dans un château, se trouve confronté aux avances de la dame de céans¹⁴. L'attitude attendue du personnage, complaisance ou chasteté, varie en fonction de la situation. Lorsque la dame est libre de ses actes il n'a pas de raison de se contraindre. Lorsqu'il s'agit d'une femme mariée, bien entendu, les choses sont différentes. L'auteur de *Sir Gawain and the Green Knight* utilise ce thème devenu banal en lui infusant une signification nouvelle. Il fait de la tentation sexuelle que subit Gauvain la première étape d'une épreuve touchant à la nature profonde de l'homme. Les scènes de tentation ont lieu alors que le héros est nu dans son lit, dépouillé des vêtements qui distinguent l'homme de l'animal et qui symbolisent le vernis de civilisation déguisant la nature humaine. La tentation à laquelle il est soumis par la femme de son hôte fait appel d'abord à l'instinct sexuel, puis à l'instinct de conservation lorsqu'elle lui propose la ceinture : deux pulsions primitives dont le chevalier courtois, respectant les dames et risquant allègrement sa vie, s'était cru libéré. Si la première de ces deux tentations se révèle relativement facile à surmonter pour Gauvain, la seconde, plus insidieuse, sera cause de son échec partiel.

Le château de Bertilak n'est pas le seul château protecteur de *Sir Gawain and the Green Knight* qui se révèle, à l'examen, présenter les caractéristiques d'un château d'épreuve. Camelot lui-même assume ce rôle de par la présence et le comportement agressif du chevalier vert, qui vient interrompre le repas et la fête pour proposer un « jeu » des plus macabres. Il s'agit d'une épreuve de courage pour les chevaliers de la Table Ronde, comme le proclame de manière tout à fait explicite l'arrivant :

If any so hardy in this hous holdes hymselfen,
Be so bolde in his blod, brayn in hys hede,
That dar stifly strike a strok for an other... (285-87)

« S'il est quelqu'un en cette cour qui croit avoir suffisamment d'audace, avoir assez d'ardeur dans le sang et de folie dans le cerveau pour oser frapper hardiment un coup en échange d'un autre... »

laquelle épreuve se solde par un échec car les chevaliers, devant l'intrusion de ce personnage ambigu, à la fois pacifique et menaçant, ne savent comment réagir et gardent le silence (232-49). C'est aussi une épreuve de maîtrise de soi pour le roi Arthur qui, raillé par le chevalier vert, sous le coup de la honte et de la colère (317-19) se laisse aller à oublier les lois de la courtoisie et les égards que le maître de maison doit à son hôte (*Thy askyng is nys* « ta requête est sotté » (323), s'exclame-t-il sans détours, tutoyant son interlocuteur). Gauvain, qui relève le défi porté par le chevalier vert tout en conservant calme et urbanité (343-60), se tire seul avec honneur de cette double épreuve.

Paradoxalement, c'est toujours à l'intérieur du monde clos du château, de ces forteresses apparemment protectrices que sont Camelot, siège de la cour d'Arthur, et le

¹³ Sur ces châteaux enchantés, voir Ruth Pfeiffer, *En route vers l'au-delà arthurien. Etude sur les châteaux enchantés et leurs enchantements* (Zürich, 1970), et Francis Dubost, *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale* (Paris : Champion, 1991).

¹⁴ E. Brewer (*Sir Gawain and the Green Knight : Sources and Analogues*, Woodbridge : Boydell & Brewer, 1993) donne comme exemples Yder, où comme dans *Sir Gawain and the Green Knight* le héros est sollicité par une femme mariée avec l'approbation du mari sinon à son instigation ; le *Lancelot-Graal*, où une jeune fille est envoyée par Morgane pour tenter Lancelot ; *Hunbaut*, et *Le Chevalier à l'Épée*. Dans les deux premiers romans les personnages résistent, plus violemment que courtoisement, tous deux ayant le cœur pris par ailleurs. Le héros des deux autres romans (Gauvain dans les deux cas) se laisse aller à aimer la demoiselle qui est fille de son hôte, mais se tire avec honneur de l'aventure par cela même qu'il est Gauvain.

domaine de Bertilak, abri contre les rigueurs de l'hiver, que les personnages de *Sir Gawain and the Green Knight* se trouvent mis à l'épreuve. Les épisodes qui se situent à l'extérieur (les différents combats que rencontre Gauvain dans son voyage, sa lutte contre le froid), même s'ils testent la vaillance du chevalier, ne constituent pas de véritables épreuves, et le poète ne prend d'ailleurs pas la peine de les raconter en détail : sur le plan du courage au combat il ne fait aucun doute que les compagnons d'Arthur sont sans défaut. Les faiblesses humaines qui se dissimulent sous l'armure ne peuvent se révéler que dans un environnement rassurant où le chevalier se croit à l'abri de tout danger. Dans un château muni de solides murailles et de fortifications le danger ne vient pas de l'extérieur mais de l'intérieur, de l'individu lui-même et de ses propres faiblesses, que l'incitation extérieure ne fait que révéler. Tentation, provocation, résumant l'attitude de leurs adversaires envers Gauvain et les siens, à l'exclusion de toute attaque réelle. Le chevalier vert n'agresse qu'en paroles Arthur et ses compagnons. Il n'est pas armé, et s'offre même pour recevoir un coup. Ce sont leur surprise et leur crainte plus qu'un danger véritable qui paralysent les chevaliers de la Table Ronde, les rendant coupables de lâcheté. C'est sa vivacité excessive qui entraîne Arthur à se mettre en colère et à manquer de courtoisie alors que Gauvain reste insensible à la même provocation. Finalement, c'est la crainte qu'il a de la mort, crainte mentionnée avant même l'offre de la ceinture (1750-54), qui perdra Gauvain lors de la tentation qu'il subit au château de Bertilak. Aucune violence n'est faite à tous ces personnages pour les pousser à faillir : la faute vient d'eux-mêmes et de l'imperfection de leur nature, et ils sont seuls responsables du mal qu'ils se font. Par son aspect protecteur même, le château de *Sir Gawain and the Green Knight* se révèle comme un lieu de danger, parce que les chevaliers, confiants, s'estimant en sûreté, s'y trouvent désarmés, littéralement et métaphoriquement. C'est pourquoi il constitue le cadre idéal d'une épreuve qui, contrairement aux aventures habituelles du monde arthurien, teste l'essence même de la nature humaine.

Bibliographie

Sources primaires

Sir Gawain and the Green Knight, éd. W.R.J. Barron (Manchester University Press, 1974).

Sire Gauvain et le chevalier vert, trad. Juliette Dor (Paris : 10/18, 1993).

La légende arthurienne : le Graal et la Table Ronde, éd. Danielle Régner-Bohler, Paris : Robert Laffont, coll. Bouquins, 1989.

Sources secondaires

Ackerman R. W., « Castle Hautdesert », in *Mélanges de langue et de littérature du Moyen Age et de la Renaissance offerts à Jean Frappier*, Genève : Droz et Paris : Minard, 1970.

Brewer Derek, « Medieval Literature, Folk Tale and Traditional Literature », *Dutch Quarterly Review of Anglo-American Letters*, 11 (1981), 243-56.

Brewer Derek, « The Interpretation of Dream, Folktale and Romance with Special Reference to *Sir Gawain and the Green Knight* », *Neophilologische Mitteilungen*, 77 (1976), 569-81.

Brewer Elizabeth, *Sir Gawain and the Green Knight : Sources and Analogues*, Woodbridge : Boydell & Brewer, 1993.

Clough Andrea, « The French Element in *Sir Gawain and the Green Knight* », *Neophilologische Mitteilungen*, 86 (1985), 187-96.

Cockcroft Robert, « Castle Hautdesert : Portrait or Patchwork? », *Neophilologus*, 62 (1978), 459-77.

Dubost Francis, *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale* (Paris : Champion, 1991).

Emerson O. F., « Notes on *Sir Gawain and the Green Knight* », *JEGP*, 21 (1922), 363-410.

Frappier Jean, « Féerie du château du Roi-Pêcheur dans le *Conte du Graal* », in *Mélanges pour Jean Fourquet. 37 Essais de linguistique germanique et de littérature du Moyen Âge français et allemand*, éd. P. Valentin et G. Zink, Paris : Klincksieck, 1969, 101-117.

Ménard Philippe, « Les châteaux en forêt dans le roman médiéval », in *Le château, la chasse et la forêt, les Cahiers de Commarque*, éd. André Chastel, Bordeaux : Editions Sud-Ouest, 1990, 189-214.

Pfeiffer Ruth, *En route vers l'au-delà arthurien. Etude sur les châteaux enchantés et leurs enchantements* (Zürich, 1970).

Reyerson Kathryn et Powe Faye (éd.), *The Medieval Castle, Romance and Reality. Medieval Studies at Minnesota* 1, Dubuque, Iowa : Kendall / Hunt, 1984.

Stévanovitch Colette, « La géographie de la quête dans *Sir Gawain and the Green Knight* », *La géographie dans les textes narratifs médiévaux*, éd. D. Buschinger et W. Spiewok, coll. Wodan n° 62, Greifswald, 1996, 153-61, p. 159-60.

Thompson Michael, « Castles », in *A Companion to the Gawain-Poet*, éd. D. Brewer et J. Gibson (Cambridge : D.S. Brewer, 1997), 119-130.

Tolkien J.R.R. et Gordon V., éd., *Sir Gawain and the Green Knight*, 2^e éd. rév. N. Davis, Oxford : Clarendon Press, 1967.